

Otto Gerhard Oexle, Die Gegenwart des Mittelalters, Berlin (Akademie Verlag) 2013, 45 S., 9 Abb. (Das mittelalterliche Jahrtausend, 1), ISBN 978-3-05-006369-0, EUR 14,80.

rezensiert von/compte rendu rédigé par
Klaus Oschema, Heidelberg

Avec le présent fascicule, le Mittelalterzentrum (Centre d'études médiévales) de la Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften (BBAW) inaugure une nouvelle série: une fois par an, le centre organisera une conférence publique qui sera ensuite publiée sous ce format. Dans la préface, Michael Borgolte, porte-parole du Mittelalterzentrum, indique que le centre a choisi ce format afin de mettre en relief la contribution des disciplines médiévistes au travail de la BBAW, mais aussi afin de promouvoir la réflexion des disciplines concernées sur leur propre position et d'animer le dialogue et les contacts interdisciplinaires. Bref, il s'agit de montrer, entre autres, l'actualité des recherches médiévistes – et le choix du premier conférencier n'aurait pu être meilleur: Otto Gerhard Oexle, ancien directeur du Max-Planck-Institut für Geschichte à Göttingen, réfléchit et écrit depuis longtemps sur le travail des historiens et ses implications théoriques, mais aussi sur le rôle social de l'histoire en général dans les sociétés contemporaines. Il met tout particulièrement l'accent sur le rôle constitutif que jouent le Moyen Âge et les images que nous nous en faisons pour la mise en place de la »modernité«.

Tous ceux qui connaissent les travaux de l'auteur, dont un certain nombre est cité dans les notes infrapaginales, ne seront donc surpris ni par le choix du sujet, ni de l'approche choisie: dans une présentation en trois parties, Oexle discute d'abord brièvement la »présence« des vestiges médiévaux dans le monde d'aujourd'hui, tout en soulignant la fascination que les objets en question peuvent déclencher. En témoignent non seulement le succès des grandes expositions historiques sur les Staufens à Stuttgart en 1977 ou sur l'architecture gothique à Naumburg en 2011 (p. 3–4), mais aussi les grands débats des XIX^e et XX^e siècles sur la question de savoir s'il faut conserver les monuments historiques, ou plutôt les restaurer à l'instar de Viollet-le-Duc. Comme le souligne l'auteur à bon escient, la question ne fait pas toujours l'unanimité (p. 5), et elle ne concerne d'ailleurs pas seulement le Moyen Âge, comme le montrent bien les projets de reconstruction à Dresde, Berlin et ailleurs. Mais si la question portant sur la meilleure façon de traiter les monuments historiques entraîne une discussion à fin ouverte, personne ne niera que les objets médiévaux concrets qui ont été conservés – des cathédrales jusqu'aux manuscrits – suscitent l'intérêt aussi bien des historiens modernes que du grand public.

Dans la deuxième partie, l'auteur traite l'évolution du concept du »Moyen Âge« à partir du temps des humanistes, tout en soulignant les effets de l'»ordre« temporel et historique qui en découlent: parler d'une époque, c'est lui attribuer un caractère spécifique – et aux yeux des humanistes, on le sait, le Moyen Âge était bel et bien le temps d'un déclin. En proposant de nouvelles approches à la question

de la périodisation, les historiens modernes ont fait de leur mieux afin de trouver une alternative à ce «Moyen Âge» polémique, mais malgré tous leurs (bons) arguments, ces propositions n'ont réussi à remplacer ni la terminologie bien établie, ni les définitions chronologiques. Comme le rappelle donc bien O. G. Oexle, il n'est pas surprenant que les historiens aient depuis longtemps critiqué la définition «classique» du Moyen Âge. Ce qui est étonnant, c'est qu'ils n'ont pas réussi à en imposer une autre (p. 9). Quelles sont les conséquences de cette ténacité? L'auteur souligne d'abord les problèmes qu'entraîne la périodisation bien établie: l'histoire de certains sujets ne suit tout simplement pas les structures des époques «classiques», comme par exemple l'histoire de la pauvreté (p. 9–10). En outre, l'existence d'une limite bien établie amène les historiens travaillant des deux côtés de cette «frontière» à ignorer mutuellement l'époque antérieure ou postérieure (p. 11).

Or, selon l'auteur, la conséquence la plus grave consiste dans le fait que la périodisation pourrait amener les historiens à ignorer les modifications dramatiques qu'a subi la réflexion historique au XVIII^e siècle avec les travaux des Lumières et la querelle méthodologique entre les approches du «rationalisme» et de l'«empirisme», dont les conséquences se font encore sentir aujourd'hui (p. 12–15). Par conséquent, le Moyen Âge que nous connaissons aujourd'hui n'est ni le Moyen Âge «originel», ni celui des humanistes des XIV^e et XV^e siècles, mais bel et bien celui des Lumières et de l'*Aufklärung*: ce n'est qu'à cette époque que s'est développée la tension caractéristique entre deux pôles. Une approche affirmative y voyait l'époque d'une vie harmonieuse et naturelle en contraste avec les défauts de la modernité, tandis que d'un point de vue négatif le Moyen Âge constituait avant tout une période sombre que les hommes avaient dû surmonter afin de se libérer (p. 16–17). À partir de ce moment, les références au Moyen Âge étaient donc forcément ambivalentes.

Dans la troisième partie, qui est à la fois la plus longue et la plus importante, l'auteur se propose enfin de démontrer différents aspects de la présence du Moyen Âge dans le monde moderne, tout en soulignant que la simple dichotomie entre une *Aufklärung* hostile au Moyen Âge et un romantisme qui cultivait plutôt une attitude positive ne suffit pas aux exigences de son analyse. En effet, O. G. Oexle ne vise pas à étudier tout simplement les échos du Moyen Âge dans notre culture contemporaine, à l'instar des «marchés médiévaux» ou des romans historiques (p. 20). Bien au contraire, il part de l'idée que la période médiévale constitue une altérité propre à l'époque moderne. Ce qui intéresse l'auteur n'est donc pas le fait que l'on se réfère au Moyen Âge dans la culture de la modernité, mais que ces deux époques sont intimement liées. Selon Oexle, l'époque moderne se constitue elle-même inévitablement en se positionnant par rapport au Moyen Âge, tout en incluant certains traits et éléments de ce dernier dans sa propre vie et pensée. Il s'agirait donc d'une véritable «productivité culturelle» (p. 23).

Afin de montrer ces effets, Oexle présente un choix d'exemples provenant des domaines de la musique (p. 24–27), de la littérature (p. 27–29) et de l'architecture (p. 29–43), dont on pourrait certainement discuter la pertinence et l'interprétation de certains détails. Ce qui ne manque pourtant pas à convaincre est la force de l'argument général que l'auteur développe à travers sa présentation: Depuis des années, voire même des décennies, on discute de la valeur et la nécessité des études

médiévistes. Afin de défendre leur spécialité, les historiens ont souvent eu tendance à arguer que l'étude du Moyen Âge était nécessaire pour élucider la genèse du monde moderne. Or, si l'analyse d'O. G. Oexle est correcte, la vérité est bien plus convaincante: le Moyen Âge ne constituerait pas seulement une étape préliminaire au monde moderne, mais il en fait toujours partie – non pas en tant que point de référence que l'on pourrait évoquer dans le sens d'une »Rezeption«, mais bel et bien inscrit dans l'»ADN« de la modernité elle-même. Ainsi, on n'étudiera pas ce Moyen Âge, qui est toujours présent, afin de comprendre la genèse de notre monde, mais afin de comprendre celui-ci immédiatement. Voici donc une conclusion des plus appropriées pour inaugurer la nouvelle série sur le »millénaire médiéval«, justement parce qu'elle nous invite à réfléchir de nouveau sur les catégories que nous utilisons si facilement, tout en proposant une nouvelle perspective pour l'analyse de notre propre temps.